

## **Les enfants Alexandre, Dina, Mikaël et Jaias**

### **EMV 318 – Les enfants Alexandre et Dina**

Jésus, seul, fait un tour dans la ville, se promenant en long et en large, anonyme au milieu des gens affairés qui ne le remarquent même pas. Seuls deux ou trois enfants curieux le dévisagent et une femme à la tenue provocante va résolument à sa rencontre avec un sourire plein de sous-entendus. Mais Jésus la regarde si sévèrement qu'elle rougit comme une pivoine et s'éloigne en baissant les yeux. Au coin de la rue, elle se retourne encore et, comme un homme du peuple qui a observé la scène lui lance une plaisanterie mordante et méprisante à cause de son peu de succès, elle s'enveloppe dans son manteau et s'enfuit.

Les enfants, au contraire, tournent autour de Jésus, le regardent, sourient en le voyant sourire. L'un d'eux, plus hardi, le questionne :

« Qui es-tu ?

– Jésus, répond-il en lui donnant une caresse.

– Que fais-tu ?

– J'attends des amis.

– D’Ashqelôn ?

– Non, de mon pays et de Judée.

– Es-tu riche ? Moi, oui. Mon père a une belle maison et, à l’intérieur, il fait des tapis. Viens voir. C’est tout près d’ici. »

Et Jésus part, seul avec l’enfant. Il pénètre sous un porche très long qui ressemble à un chemin couvert. Au fond, rendu plus vif par contraste avec la pénombre du porche, resplendit un coin de la mer, tout illuminé par le soleil.

218.7 Ils rencontrent une fillette chétive en larmes.

« C’est Dina. Elle est pauvre, tu sais ? Ma mère lui donne de la nourriture. Sa mère ne peut plus gagner sa vie. Son père est mort en mer : une tempête, pendant qu’il allait de Gaza au port du Grand Fleuve porter des marchandises et en prendre. Comme les marchandises étaient à mon père et que le père de Dina était l’un de nos marins, maman pense maintenant à eux. Mais les enfants restés ainsi sans père sont si nombreux... Qu’en dis-tu, toi ? Ce doit être dur, de rester orphelins et pauvres ! Voilà ma maison. Ne dis pas que j’étais dans la rue : je devais être à l’école, mais on m’a renvoyé parce que je faisais rire mes camarades avec cela... »

Et il sort de ses vêtements un pantin taillé dans le bois, dans un morceau de bois tendre, très comique réellement, pourvu d'un menton en galoche et d'un nez très caricaturaux.

Jésus esquisse un sourire, mais il le refrène — on voit à sa bouche qui tremble qu'il a du mal à se retenir. Il dit :

« Il ne représente pas le maître, n'est-ce pas ? Ni un parent ? Ce ne serait pas bien.

– Non. C'est le chef de la synagogue des juifs. Il est vieux et laid, et nous nous moquons toujours de lui.

– Ce n'est pas bien non plus. Il est sûrement plus âgé que toi et...

– Oh ! C'est un vieux, à moitié bossu, presque aveugle et tellement laid... Ce n'est pas ma faute s'il est comme ça !

– Non, mais tu es fautif de te moquer d'un vieillard. Toi aussi, quand tu seras vieux, tu deviendras laid car tu te voûteras, tu n'auras plus beaucoup de cheveux, tu seras à moitié aveugle, tu marcheras avec un bâton, tu auras ce genre de visage. Et alors ? Cela te plaira d'être ridiculisé par un enfant irrespectueux ? Et puis, pourquoi fâcher le maître, distraire tes camarades ? Ce n'est pas bien. Si ton père le savait, il te punirait. Ta mère en souffrirait. Moi, je ne leur dirai rien. Mais toi, donne-moi tout de suite deux

choses : d'une part la promesse de ne plus faire de tels manquements, et d'autre part ce pantin. Qui l'a fabriqué ?

– Moi, Seigneur... » dit l'enfant, mortifié, conscient maintenant de la gravité de ses... méfaits...

Et il ajoute :

« J'aime tellement travailler le bois ! Parfois, j'imité les fleurs des tapis ou les animaux qui s'y trouvent. Tu sais, les dragons, les sphinx, et d'autres bêtes encore...

– Cela, tu peux le faire. Il y a tant de belles choses sur la terre ! Donc, tu me fais cette promesse et tu me donnes ce pantin ? Sinon, nous ne sommes plus amis. Je le garderai en souvenir de toi et je prierai pour toi. Comment t'appelles-tu ?

– Alexandre. Et toi, qu'est-ce que tu me donnes ? »

Jésus est embarrassé. Il a toujours si peu de choses ! Mais il se rappelle qu'il a une très belle boucle au col d'un vêtement. Il cherche dans son sac, la trouve, la détache et la donne à l'enfant.

« Et maintenant, allons-y. Mais fais attention : même si je pars, cela ne m'empêche pas de tout savoir. Et si j'apprends que tu es méchant, je reviens ici et je dis tout à ta maman. »

Le pacte est scellé.

218.8 Ils entrent dans la maison. Après le vestibule, il y a une grande cour sur laquelle donnent, de trois côtés, de grandes pièces où se trouvent les métiers.

La servante qui a ouvert, étonnée de voir l'enfant avec un inconnu, prévient sa maîtresse, et celle-ci, une femme de grande taille, à l'aspect plein de douceur, accourt et demande :

« Mon fils s'est-il senti mal ?

– Non, femme. Il m'a amené ici pour voir tes tapis. Je suis étranger.

– Tu veux faire des achats ?

– Non. Je n'ai pas d'argent, mais j'ai des amis qui aiment les belles choses et qui sont riches. »

La femme regarde avec curiosité cet homme qui avoue aussi simplement sa pauvreté, et elle dit :

« Je te prenais pour un seigneur. Tu as des manières et l'aspect d'un grand seigneur.

– Pas du tout. Je suis simplement un rabbi galiléen : Jésus, le Nazaréen.

– Nous, nous faisons du commerce et nous n'avons aucune prévention. Viens et regarde. »

Elle l’emmène voir ses tapis auxquels travaillent des jeunes filles sous la direction de la maîtresse. Les tapis sont vraiment de grande valeur, pour leurs dessins comme par leurs couleurs. Grands, souples, on dirait des parterres tout en fleurs ou un kaléidoscope de pierres précieuses. D’autres mêlent aux fleurs des figures allégoriques comme des hippogriffes, des sirènes, des dragons, ou bien des griffons héraldiques semblables aux nôtres.

Jésus admire :

« Tu es très habile. Je suis content d’avoir vu tout cela. Et je suis content que tu sois bonne.

– Comment le sais-tu ?

– Cela se lit sur ton visage. Et ton enfant m’a parlé de Dina. Que Dieu t’en récompense. Même si tu ne le crois pas, tu es très proche de la Vérité car tu as la charité en toi.

– Quelle vérité ?

– Celle du Très-Haut. Celui qui aime le prochain, qui exerce la charité dans sa famille et envers ses subordonnés et qui la déploie sur les malheureux possède déjà en lui-même la Religion.

**218.9 Cette fillette, c’est Dina, n’est-ce pas ?**

– Oui, sa mère est mourante. Après je la prendrai, mais pas pour les tapis. Elle est trop petite et trop grêle. Viens, Dina, auprès de ce seigneur. »

La fillette, qui a le visage triste des enfants malheureux, s'approche timidement.

Jésus lui fait une caresse et lui demande :

« Tu me conduis auprès de ta mère ? Tu voudrais bien qu'elle guérisse, n'est-ce pas ? Alors, emmène-moi chez elle. Adieu, femme. Adieu à toi aussi, Alexandre, et sois bon. »

Il sort en tenant la fillette par la main.

« Tu es seule ? demande-t-il.

– J'ai trois petits frères. Le dernier n'a pas connu son père.

– Ne pleure pas. Es-tu capable de croire que Dieu peut guérir ta mère ? Tu sais, n'est-ce pas, qu'il existe un seul Dieu, qui aime les hommes qu'il a créés, et tout particulièrement les enfants qui sont bons ? Et qu'il peut tout ?

– Je le sais, Seigneur. Auparavant, mon frère Tolmé allait à l'école, et à l'école, on est mélangé aux juifs. C'est comme cela qu'on sait beaucoup de choses. Je sais qu'il

existe et qu'il s'appelle Jéovêh, et qu'il nous a punis parce que les Philistins ont été mauvais avec lui. Les enfants juifs nous le reprocheront toujours. Mais, à cette époque-là, je n'existais pas, ni maman ni mon père. Alors, pourquoi... »

Les larmes lui coupent la parole.

« Ne pleure pas. Dieu t'aime, toi aussi, et il m'a conduit ici pour toi et pour ta maman. Tu sais que les israélites attendent le Messie qui doit venir pour établir le Royaume des Cieux ? Le Royaume de Jésus, rédempteur et sauveur du monde ?

– Je le sais, Seigneur. Et ils nous menacent en disant :  
“ A ce moment-là, malheur à vous ! ”

– Et sais-tu ce que fera le Messie ?

– Il fera d'Israël un grand peuple et il nous traitera très mal.

– Non : il rachètera le monde, il enlèvera le péché, il apprendra à ne pas pécher. Il aimera les pauvres, les malades, les affligés. Il ira vers eux. Il apprendra aux hommes riches, en bonne santé ou heureux, à les aimer. Il recommandera d'être bons pour obtenir la vie éternelle et bienheureuse au Ciel. C'est cela qu'il fera. Et il n'opprimera personne.

– Et comment comprendra-t-on que c'est lui ?

– Parce qu’il aimera tout le monde et guérira les malades qui croiront en lui, il rachètera les pécheurs et enseignera l’amour.

– Ah ! S’il venait ici avant que maman ne meure ! Comme je croirais, moi ! Comme je le prierais ! J’irais le chercher jusqu’à ce que je le trouve et je lui dirais : “ Je suis une pauvre enfant sans père, ma mère est mourante. J’espère en toi ” et je suis sûre qu’il m’accueillerait, bien que je sois philistine. »

Toute une foi, simple et forte, vibre dans la voix de la fillette. Jésus sourit en regardant la pauvre petite fille qui marche à côté de lui. Elle ne voit pas ce sourire éclatant, parce qu’elle regarde devant, du côté de la maison, maintenant proche.

218.10 Ils arrivent à un cabanon bien misérable au fond d’une impasse.

« C’est ici, Seigneur, entre... »

Une pauvre chambrette, une pailleasse sur laquelle est étendu un corps épuisé, trois petits enfants, de dix à trois ans, assis près de la pailleasse. Tout trahit la misère et la faim.

« Paix à toi, femme. Ne t’agite pas. Ne te dérange pas. J’ai trouvé ta fille et je sais que tu es malade. Je suis venu. Voudrais-tu guérir ? »

La femme n'a qu'un filet de voix pour répondre :

« Oh ! Seigneur !... Mais pour moi c'est fini !... »

Elle pleure.

« Ta fille est arrivée à croire que le Messie pourrait te guérir. Et toi ?

– Ah ! Moi, je le croirais aussi, mais où est le Messie ?

– C'est moi, qui te parle. »

Et Jésus qui était penché sur la paillasse pour murmurer ses paroles près du visage de la malade, se redresse et s'écrie :

« Je le veux. Sois guérie ! »

Les enfants ont presque peur de son air majestueux et, la surprise sur le visage, ils se tiennent autour du grabat de la mère.

Dina serre ses mains sur sa petite poitrine. Une lueur d'espoir, de béatitude brille sur son petit visage. Elle halète, pour ainsi dire, si grande est son émotion. Elle a la bouche ouverte pour dire quelque chose que déjà son cœur murmure. Quand elle voit sa mère, auparavant au teint cireux et abandonnée, se redresser pour s'asseoir comme si une force l'attirait et pénétrait en elle, puis se

lever sans quitter un instant des yeux le Sauveur, Dina pousse un cri de joie : « Maman ! » Le mot qui gonflait son cœur est dit !... Un autre suit : « Jésus ! » tout en embrassant sa mère, elle l'oblige alors à s'agenouiller en disant :

« Adore ! Adore ! C'est lui, celui que le maître de Tolmé appelait : le Messie annoncé par les prophètes. »

– Adorez le vrai Dieu, soyez bons, souvenez-vous de moi. Adieu. »

Et il sort rapidement pendant que les deux femmes, tout à leur bonheur, restent prosternées par terre...

### **EMV 358 – Le jeune Jaias**

358.3 Mais un tumulte se produit chez les aveugles et on entend une plainte qui pourrait être celle d'un enfant. Plusieurs se retournent et la femme de tout à l'heure, qui est sur le seuil de sa maison, explique :

« Ce doit être ce misérable qui soutire leurs pièces de monnaie aux plus faibles. Il le fait toujours. »

Même Jésus s'est retourné pour regarder. En effet, un enfant, ou plutôt un adolescent, sort du groupe tout couvert de sang et en pleurs, et il se lamente :

« Il m'a tout pris ! Et maman n'a plus de pain ! »

Les uns le plaignent, d'autres rient.

« Qui est-ce ? demande Jésus à la femme.

– Un enfant de Pella. Pauvre. Il vient mendier. Ils sont tous aveugles à la maison. Ils se sont transmis la maladie. Le père est mort, la mère reste à la maison, l'enfant quémande l'obole aux passants et aux paysans. »

Le garçon s'avance avec son bâton. Il se sert de son manteau déchiré pour essuyer ses larmes et le sang qui coule de son front.

La femme l'appelle :

« Arrête-toi, Jaias. Je vais te laver le front et te donner un pain !

– J'avais de l'argent et du pain pour plusieurs jours ! Maintenant, je n'ai plus rien ! Maman m'attend pour manger... » se plaint le malheureux tout en se lavant avec l'eau de la femme.

358.4 Jésus s'avance :

« Je vais te donner ce que j'ai. Ne pleure pas.

– Mais Seigneur ! Pourquoi ? Où allons-nous loger ? Qu'allons-nous faire ? dit Judas avec humeur.

– Nous louerons le Seigneur qui nous garde en bonne santé. C'est déjà une très grande grâce. »

Le garçon dit :

« Ah ! c'est sûr ! Moi, si j'y voyais, je travaillerais pour maman.

– Voudrais-tu guérir ?

– Oui.

– Pourquoi ne vas-tu pas voir les médecins ?

– Aucun ne nous a jamais guéris. Ils nous ont dit qu'il y a quelqu'un en Galilée qui n'est pas médecin, mais qui guérit. Mais comment faire pour aller le trouver ?

– Va à Jérusalem, à Gethsémani. Il y a une oliveraie au pied du mont des Oliviers près de la route de Béthanie. Demande Marc et Jonas. Tous les habitants du faubourg d'Ophel te les indiqueront. Tu peux te joindre à une caravane. Il en passe tant ! A Jonas demande Jésus de Nazareth...

– Voilà ! C'est ce nom-là ! Il me guérira ?

– Si tu as la foi, oui.

– Et j'ai la foi. Où vas-tu, toi qui es si bon ?

– A Jérusalem, pour la Pâque.

– Oh ! Emmène-moi avec toi ! Je ne te causerai pas d'ennuis. Je dormirai à la belle étoile et il me suffira d'un quignon de pain ! Allons à Pella... Tu y vas n'est-ce pas ? On prévient ma mère, et puis on part... Ah ! voir ! Sois bon, Seigneur !... »

Le jeune homme s'agenouille pour chercher les pieds de Jésus et les baiser.

« Viens. Je t'amènerai à la lumière.

– Béni sois-tu ! »

358.5 Ils reprennent leur marche, et la main fuselée de Jésus tient l'enfant par un bras pour le conduire avec sollicitude. L'adolescent dit :

« Et toi, qui es-tu ? Un disciple du Sauveur ?

– Non.

– Mais tu le connais, au moins ?

– Oui.

– Et tu crois qu'il va me guérir ?

– Je le crois.

– Mais... il demandera de l'argent ? Je n'en ai pas. Les médecins en veulent tant ! Nous avons souffert de la faim pour nous soigner...

– Jésus de Nazareth ne demande que la foi et l'amour.

– Il est très bon, alors. Mais toi aussi, tu es bon » dit le jeune homme et, pour prendre et caresser la main qui le conduit, il palpe la manche du vêtement. « Quel bel habit tu as ! Tu es un seigneur ! Tu n'as pas honte de moi, déguenillé comme je le suis ?

– Je n'ai honte que des fautes qui déshonorent l'homme.

– Moi, j'ai celles de me plaindre parfois de mon état, et de désirer des habits chauds, du pain, et surtout la vue. »

Jésus lui fait une caresse :

« Ce ne sont pas des fautes déshonorantes. Cependant cherche à n'avoir pas même ces imperfections, et tu seras saint.

– Mais si je guéris, je ne les aurai plus... Ou bien... je ne guéris pas et toi, tu le sais, et tu me prépares à mon sort et tu m'instruis pour me sanctifier comme Job ?

– Tu guériras. Mais après, surtout après, tu dois te réjouir de ton état, même s'il n'est pas des plus heureux. »

Ils sont arrivés à Pella. Les potagers qui précèdent toujours les villes montrent la fécondité de leur sol par la luxuriance de leurs cultures.

Des femmes, occupées au travail dans les sillons ou encore aux cuves de lessive, saluent Jaias et lui disent :

« Tu reviens vite aujourd’hui, ça a bien marché ? » ou encore : « Tu as trouvé un protecteur, mon pauvre enfant ? »

Une femme âgée crie du fond d’un potager :

« Jaias ! Si tu as faim, voici une écuelle pour toi. Sinon, ce sera pour ta mère. Tu rentres à la maison ? Prends-la.

– Je vais dire à maman que je vais avec ce bon seigneur à Jérusalem pour guérir. Il connaît Jésus de Nazareth et il me conduit à lui. »

[Ils rencontrent une femme sur le chemin qui cherche le Sauveur, et Jésus demande à Simon d’aller avec l’enfant plus en avant. Plus tard, Jésus les rejoint alors qu’ils sont arrivés à la maison de l’enfant].

Le jeune garçon appelle d’une voix forte :

« Maman ! Maman ! »

De cet antre misérable et sombre sort une femme encore jeune, aveugle, aux manières aisées parce qu'elle connaît bien ce qui l'entoure.

« Déjà revenu, mon fils ? Les oboles ont-elles été assez nombreuses pour que tu sois ici alors qu'il fait encore pleinement jour ?

– Maman, j'ai trouvé quelqu'un qui connaît Jésus de Nazareth et qui dit qu'il va me conduire à lui pour être guéri. Il est très bon. Me laisses-tu y aller, maman ?

– Mais oui, Jaias béni ! Même si je dois rester seule, va, va et regarde le Sauveur pour moi aussi ! »

L'adhésion, la foi de la femme est absolue. Jésus sourit. Il dit :

« Tu ne doutes pas de moi, femme, ni du Sauveur ?

– Non. Si tu le connais et que tu es son ami, tu ne peux être que bon. Lui, enfin ! Va, va, mon fils ! Ne prends pas de retard. Donnons-nous un baiser et pars avec Dieu. »

Ils se cherchent à tâtons et s'embrassent. Jésus pose sur la table rudimentaire un pain et des pièces de monnaie.

« Adieu, femme. Il y a ici de quoi te procurer de la nourriture. Que la paix soit avec toi. »

358.10 Ils sortent. La troupe reprend sa marche. La pluie commence à tomber.

« Mais nous ne nous arrêtons pas ? Il pleut... disent les apôtres.

– Nous nous arrêterons à Jabès Galaad. Marchez. »

Ils mettent leurs manteaux sur la tête et Jésus étend le sien sur la tête du jeune garçon. La mère de Marc, fils de Josias, les suit sur sa monture, avec ses serviteurs. On dirait qu'elle ne peut se séparer de lui.

Ils sortent de Pella. Ils pénètrent dans une campagne verte et triste en cette journée pluvieuse.

Ils font au moins un kilomètre, puis Jésus s'arrête. Il prend la tête du petit aveugle dans ses mains et dépose un baiser sur ses yeux éteints en disant :

« Et maintenant, retourne sur tes pas. Va dire à ta mère que le Seigneur récompense celui qui a foi, et va dire aux habitants de Pella que c'est le Seigneur. »

Il le laisse partir et s'éloigne rapidement.

Mais il ne se passe pas trois minutes que le garçon crie :

« Mais je vois ! Oh ! ne t'enfuis pas ! Tu es Jésus ! Fais que je te voie, toi, en premier ! »

Et il tombe à genoux sur la route détrempée par la pluie.

La femme de Gerasa et ses serviteurs d'un côté, les apôtres de l'autre, accourent pour voir le miracle. Jésus aussi revient lentement en souriant. Il s'incline pour caresser le garçon.

« Va, va trouver ta maman, et sache croire en moi, toujours.

– Oui, mon Seigneur... Mais rien pour maman ? Elle restera dans le noir, elle qui croit comme moi ? »

Jésus sourit d'un sourire encore plus lumineux. Il regarde autour de lui, voit au bord de la route une touffe de marguerites trempées par la pluie, se penche, les cueille et les donne à l'enfant.

« Passe-les sur les yeux de ta mère et elle verra. Moi, je ne reviens pas sur mes pas, je vais de l'avant. Que celui qui est bon me suive avec son âme et qu'il parle de moi à ceux qui doutent. Toi, parle de moi à Pella dont la foi vacille. Va ! Dieu est avec toi. »

Puis il se tourne vers la femme de Gerasa :

« Quant à toi, suis-le. Voici la réponse de Dieu à tous ceux qui tentent de diminuer la foi des hommes dans le

Christ. Et que cela raffermisse ta propre foi et celle de Josias. Va en paix. »

Ils se séparent. Jésus reprend sa marche vers le sud. L'enfant, la Gerasénienne et ses serviteurs, vers le nord. Un voile de pluie les sépare comme un nuage de fumée...

## **EMV 405 – Le petit Mikaël**

Jésus lui-même est fatigué, ou plus exactement attristé. Il regarde un moment les douze dormeurs. Il prie, il pense. Il réfléchit en suivant machinalement des yeux les combats des moineaux et des colombes, et le vol en flèche des hirondelles sur l'aire ensoleillée. Les cris stridents de ces rapides maîtresses de l'air semblent apporter des réponses précises aux questions douloureuses que se pose Jésus. Puis lui aussi s'allonge sur la paille, et bientôt ses yeux tristes et doux de saphir se voilent sous ses paupières. Son visage s'immobilise dans le repos et, peut-être parce qu'il s'abîme dans le sommeil avec la tristesse au cœur, son visage rappelle beaucoup l'expression d'épuisement et de douleur qu'il aura dans la mort...

405.2 Puis les paysans propriétaires de la maison reviennent — hommes, femmes, enfants —, et avec eux les disciples vus auparavant. Ils se rendent compte que Jésus et ses apôtres dorment sur le foin, et leurs paroles s'éteignent en un murmure pour ne pas les éveiller.

Quelque mère donne une gifle à son enfant qui ne veut pas se taire, ou, du moins, elle en esquisse le geste.

Un doigt dans la bouche, un petit garçon vient, de son pas de tourtereau, observer Jésus — “ le plus beau ”, dit-il —, qui dort, la tête appuyée sur son bras replié en guise d'oreiller. Tous, déchaussés, sur la pointe des pieds, finissent par l'imiter, et en premier Mathias et Jean qui s'émeuvent de le voir ainsi assoupi sur la paille.

(...)

Puis le silence enveloppe la maison. Peut-être les moissonneurs, au travail depuis l'aube, se sont-ils jetés sur leur lit en ces heures où il serait impossible de rester dans les champs sous le soleil brûlant.

Les disciples aussi sommeillent... Même les colombes et les moineaux restent tranquilles. Seul le vol en flèche des hirondelles écrit inlassablement des paroles d'azur dans l'espace et des paroles d'ombre sur l'aire blanche...

405.3 Le petit garçon de tout à l'heure, très beau dans la courte tunique qu'il porte pour tout vêtement à cette heure torride, passe sa petite tête brune par l'ouverture de la cuisine, jette un coup d'œil, avance avec précaution ses pieds délicats qui souffrent sur le sol que le soleil rend brûlant. Sa tunique décolletée glisse presque en bas de son épaule potelée. Il rejoint les disciples, et essaie de les enjamber pour aller de nouveau regarder Jésus. Mais ses jambes sont trop courtes pour passer au-dessus des

corps musclés des adultes et il bute en tombant sur Mathias, qui s'éveille et voit le petit visage attristé presque aux larmes. Il sourit et, comprenant la manœuvre de l'enfant, il lui dit :

« Viens ici, je vais te mettre entre Jésus et moi. Mais reste silencieux et ne bouge pas. Laisse-le faire dodo, car il est fatigué. »

Et le petit bonhomme, heureux, s'assied et reste en admiration devant le beau visage de Jésus. Il le regarde, l'étudie et il a bien envie de lui faire une caresse, de toucher ses cheveux d'or. Mais Mathias veille en souriant et ne le lui permet pas. Alors l'enfant demande doucement :

« Il fait toujours dodo comme ça ?

– Toujours, répond Mathias.

– Il est fatigué ? Pourquoi ?

– Parce qu'il marche beaucoup, et il parle beaucoup.

– Pourquoi est-ce qu'il parle et marche ?

– Pour apprendre aux enfants à être gentils, à aimer le Seigneur pour aller avec lui au Ciel.

– Là-haut ? Comment on fait ? C'est loin...

– L'âme, tu sais ce qu'est l'âme ?

– Non !

– C'est la chose la plus belle qu'il y a en toi, et...

– Plus belle que les yeux ? Maman dit que mes yeux sont deux étoiles. Elles sont belles les étoiles, tu sais ! »

Le disciple sourit :

« Elle est plus belle que les petites étoiles de tes yeux, car l'âme bonne est plus belle que le soleil.

– Oh ! Et où est-elle ? Où est-ce que je l'ai ?

– Ici, dans ton petit cœur. Elle voit et entend tout, elle ne meurt jamais. Et quand quelqu'un n'est jamais méchant et meurt en étant toujours gentil, son âme s'envole là-haut, avec le Seigneur.

– Avec lui ? demande le petit garçon en montrant Jésus.

– Avec lui.

– Mais lui, il en a une, d'âme ?

– Il a une âme et aussi la divinité, car cet homme que tu regardes est Dieu.

– Comment tu le sais ? Qui te l’a dit ?

– Les anges. »

L’enfant, qui était complètement assis sur Mathias, ne peut entendre tranquillement cette nouvelle, et il se lève vivement en disant :

« Tu as vu les anges ? »

Il regarde Mathias, les yeux écarquillés. Si étonnante est la nouvelle qu’un instant il oublie Jésus, de sorte qu’il ne le voit pas entrouvrir les yeux, réveillé par le léger cri de l’enfant, puis, avec un sourire, les refermer en détournant la tête.

« Tais-toi ! Tu vois ? Tu le réveilles... Je vais te renvoyer.

– Je reste tranquille. Mais comment sont les anges ? Tu les as vus quand ? »

La petite voix est devenue un murmure et Mathias, patiemment, raconte la nuit de Noël à l’enfant, qui est revenu s’asseoir sur sa poitrine, extasié. Il répond avec la même patience à tous ses pourquoi :

« Pourquoi est-il né dans une étable ? Il n’avait pas de maison ? Il était tellement pauvre qu’il n’a pas pu en trouver une ? Et maintenant, il n’a toujours pas de maison ? Il n’a pas sa mère ? Où est sa mère ? Pourquoi

est-ce qu'elle le laisse seul, si elle sait qu'on a déjà voulu le tuer ? Elle ne l'aime pas ?... »

Une pluie de questions et une pluie de réponses !

Mathias dit :

« Cette Mère sainte aime beaucoup son divin Fils, mais elle fait le sacrifice de sa douleur de le laisser partir pour que les hommes soient sauvés. Pour se consoler, elle pense qu'il y a encore des hommes bons capables de l'aimer. »

Cette réponse suscite de nouvelles questions :

« Et elle ne sait pas qu'il y a de bons enfants qui l'aiment ? Où est-elle ? Dis-le-moi, pour que j'aille lui dire : “ Ne pleure pas. Moi, je donne de l'amour à ton Fils. ” Qu'est-ce que tu en dis ? Elle va être contente ?

– Très contente, mon petit, dit Mathias en l'embrassant.

– Et lui aussi ?

– Oui, vraiment. Tu vas le lui dire quand il se réveillera.

– Oh, oui ! Mais quand est-ce qu'il va se réveiller ? »

Le petit garçon est impatient.

405.4 Jésus n’y tient plus. Il se tourne, les yeux grands ouverts et avec un sourire lumineux sur les lèvres :

« Tu me l’as déjà dit, car j’ai tout entendu. Viens ici, mon enfant. »

Ah ! il ne se le fait pas dire deux fois ! Il se renverse sur Jésus, le caresse, lui donne des baisers, touche son front du doigt et aussi ses sourcils, ses cils blonds, en se regardant dans les yeux bleus, en caressant sa barbe et ses cheveux soyeux, et en disant à chaque découverte :

« Comme tu es beau ! Beau ! Beau ! »

Jésus sourit et Mathias aussi.

Et puis, à mesure que les autres s’éveillent — parce que maintenant le petit ne prend plus beaucoup de précautions —, les disciples et les apôtres sourient à la vue de cet examen attentif, répété, de l’homme en miniature, à moitié nu, potelé, qui prend plaisir à passer sur le corps de Jésus pour l’observer de la tête aux pieds. Il finit par lui dire : « Tourne-toi ! », et explique ensuite : « Pour voir tes ailes », et demande, déçu :

« Pourquoi est-ce que tu n’en as pas ?

– Je ne suis pas un ange, mon enfant.

– Mais tu es Dieu ! Comment fais-tu pour être Dieu, si tu n’as pas plein d’ailes ? Comment tu vas faire pour monter au Ciel ?

– Je suis Dieu. Et justement parce que je suis Dieu, je n’ai pas besoin d’ailes. Je fais ce que je veux et je peux tout.

– Alors fais-moi des yeux comme les tiens. Ils sont si beaux !

– Non. Ceux que tu as, c’est moi qui te les ai donnés, et ils me plaisent ainsi. Demande-moi plutôt de te faire une âme de juste pour que tu m’aimes de plus en plus.

– Elle aussi, c’est toi qui me l’as donnée, alors elle te plaira comme elle est, dit le petit avec sa logique enfantine.

– Oui. Elle me plaît maintenant parce qu’elle est innocente. Mais alors que tes yeux seront toujours de cette couleur d’olive mûre, ton âme, qui est blanche, peut devenir noire si tu deviens méchant.

– Méchant, non. Je t’aime bien et je veux faire comme le disaient les anges quand tu es né : “ Paix à Dieu au Ciel, et gloire aux hommes de bonne volonté ” » dit l’enfant en se trompant. Cela provoque un bruyant éclat de rire chez les adultes, ce qui le vexa et le rend muet.

Mais Jésus le console tout en rectifiant :

« Dieu est toujours Paix, mon enfant. Il est la Paix. Mais les anges lui rendaient gloire pour la naissance du Sauveur, et ils apprenaient aux hommes la première règle pour obtenir la paix qui provienne de ma naissance : “ avoir de la bonne volonté ”. Celle que tu veux.

– Oui. Alors donne-la-moi. Mets-la à l’endroit où cet homme dit que j’ai l’âme. »

Et, de ses deux index, il frappe plusieurs fois sa poitrine.

« Oui, mon petit ami. Comment t’appelles-tu ?

– Mikaël !

– C’est le nom du puissant Archange. Alors, fais preuve de bonne volonté, Mikaël. Et sois un confesseur du Dieu vrai, en disant aux persécuteurs, comme ton angélique patron : “ Qui est comme Dieu ? ” Sois béni, maintenant et toujours. »

Et il lui impose les mains. Mais l’enfant n’est pas convaincu. Il dit :

« Non. Fais un baiser ici, sur l’âme. Et c’est à l’intérieur qu’entrera ta bénédiction et elle y restera enfermée. »

Il découvre alors sa poitrine pour que Jésus la baise, afin qu'aucun obstacle ne s'interpose entre son petit corps et les lèvres divines.

Ceux qui sont là sourient et en même temps sont émus. Et il y a de quoi ! La foi merveilleuse de l'innocent qui est allé vers Jésus — par instinct, diraient certains, mais moi je dis sous la poussée de l'Esprit, est vraiment émouvante et Jésus le fait remarquer :

« Ah ! si tous avaient le cœur des enfants !... »

405.5 Pendant ce temps, les heures ont passé. La maison se ranime : des voix de femmes, d'enfants, d'hommes se font entendre. Et une mère crie :

« Mikaël ! Mikaël ! Où es-tu ? »

On la voit regarder d'un air apeuré le puits profond avec une atroce pensée dans le cœur.

« N'aie pas peur, femme. Ton fils est avec moi.

– Oh ! je craignais... Il aime tant l'eau...

– Effectivement, il est venu à l'Eau vive qui descend du Ciel pour donner la Vie aux hommes.

– Il t'a dérangé... Il m'a échappé si doucement que je ne m'en suis pas aperçue... dit la femme pour s'excuser.

« Non, il ne m'a pas dérangé. Il m'a consolé ! Les enfants ne font jamais de peine à Jésus. »

(...)

[Jésus fait un long discours puis s'en va et fait ses adieux.]

Et Jésus, les bras ouverts, telle une haute et blanche croix contre le mur foncé de la façade du nord, récite lentement le Notre Père. Puis il dit la bénédiction mosaïque. Il embrasse les enfants, les bénit encore, prend congé et part vers le nord en longeant Emmaüs sans y entrer. Les teintes violacées du crépuscule absorbent lentement la douce vision du Maître qui s'en va, qui s'en va de plus en plus vers son destin.

Dans la cour à demi obscure règne un silence de douleur paisible... une sorte d'attente. Puis les pleurs du petit Mikaël, ceux d'un agnelet qui se trouve seul, rompent l'enchantement. Alors beaucoup d'yeux se mouillent de larmes et beaucoup de lèvres répètent les paroles innocentes du petit garçon :

« Oh ! pourquoi es-tu parti ? Reviens ! Reviens !... Fais-le revenir, Seigneur ! »

Et quand Jésus a complètement disparu, la constatation désolée du fait accompli :

« Jésus n'est plus là ! »

C'est en vain que la mère du petit Mikaël cherche à le consoler : il pleure comme s'il avait perdu plus que sa mère et, dans ses bras, il n'a d'yeux que pour l'endroit où Jésus a disparu. Il tend les bras en appelant :

« Jésus ! Jésus ! »...